La maquette de tranchées

1 La maquette de tranchées © Musée de l'Armée, RMN-GP.

La guerre « s'enterre » dès la fin de 1914. Les soldats doivent s'adapter à ce nouveau type de guerre, le système des tranchées, qui durera jusqu'au printemps 1918, sur le front occidental.

L' objet lui-même…

Cette maquette, au 1/20e, représente une tranchée tenue par le 42e régiment d'infanterie dans l'Aisne. Elle a été réalisée en 1915, lors de ses permissions, par le capitaine Rebout qui commandait ce secteur.

Une tranchée est composée de plusieurs lignes distantes de quelques centaines de mètres, reliées par des « boyaux » sinueux pour éviter les tirs d'enfilades. Elle est creusée à une profondeur d'environ 2 mètres et surmontée d'un parapet élevé avec des sacs de sable. Des excavations servent d'abris aux hommes et aux munitions, une casemate abrite le nid de la mitrailleuse. Ici, des fascines consolident les parois et des rondins de bois recouvrent le sol.

La maquette représente la première ligne, la plus dangereuse. Pour préparer les attaques ou pour anticiper celles des ennemis, les guetteurs scrutent les tranchées adverses. Les soldats utilisent aussi un périscope qui permet, par un jeu de miroir, de voir sans être repéré et sans sortir la tête. Un matériel spécifique, fils barbelés, pieux, queues de cochon, sert à renforcer le no man's land qui la sépare des tranchées allemandes. Un soldat sort d'une excavation, un seau à la main, il participe au creusement d'une galerie, vers la tranchée ennemie, au fond de laquelle seront disposés des fourneaux d'explosifs.

Distribution de café (le jus)
© Musée de l'Armée/RMN-GP.

Le ravitaillement qui arrive est un moment crucial. La nourriture des soldats comprend le plus souvent une soupe épaisse, (le rata) et du pain. Le vin (le pinard), l'eau de vie (la gnôle), le café (le jus) sont, avec le courrier, des éléments indispensables au moral des troupes. Malgré la cuisine mobile (la roulante), la nourriture arrive le plus souvent froide.

Les conditions de la vie quotidienne sont difficiles : les soldats doivent affronter l'ennemi, mais aussi la boue, le froid, le gel, les nuits sans sommeil auxquels s'ajoutent les problèmes d'hygiène : le combattant des tranchées, le « poilu », doit souvent faire la chasse aux poux (les totos), aux puces, aux rats attirés par les cadavres.

La chasse aux totos (poux)
© Musée de l'Armée/RMN-GP.

L'objet nous raconte…

Cette maquette montre l'organisation sur le terrain d'une tranchée et fournit également des renseignements sur la vie quotidienne des soldats (ravitaillement, alimentation, hygiène). C'est un témoignage sur une réalité, mais qui n'est pas « toute » la réalité. Pendant les quatre années que dure cette guerre, les conditions n'ont pas été identiques sur tous les fronts ni pour tous les soldats ; la confrontation de cet objet avec d'autres sources nous le révèle.
En effet, lorsqu'on compare cette maquette avec d'autres éléments (photographies, lettres, témoignages…), on peut dire que cette tranchée est particulièrement soignée. La présence du treillage des parois et de rondins de bois sur le sol, permettant d'éviter la boue, n'était pas la règle générale chez les Français à l'inverse des Allemands, qui iront même jusqu'à bétonner leurs abris et leurs casemates, notamment sur le Chemin des Dames. D'un côté, la tranchée est un retranchement provisoire duquel il faut sortir rapidement pour repousser l'occupant, de l'autre, il s'agit d'une position de repli à tenir en attendant que le front Est soit réduit pour reprendre l'offensive à l'Ouest.

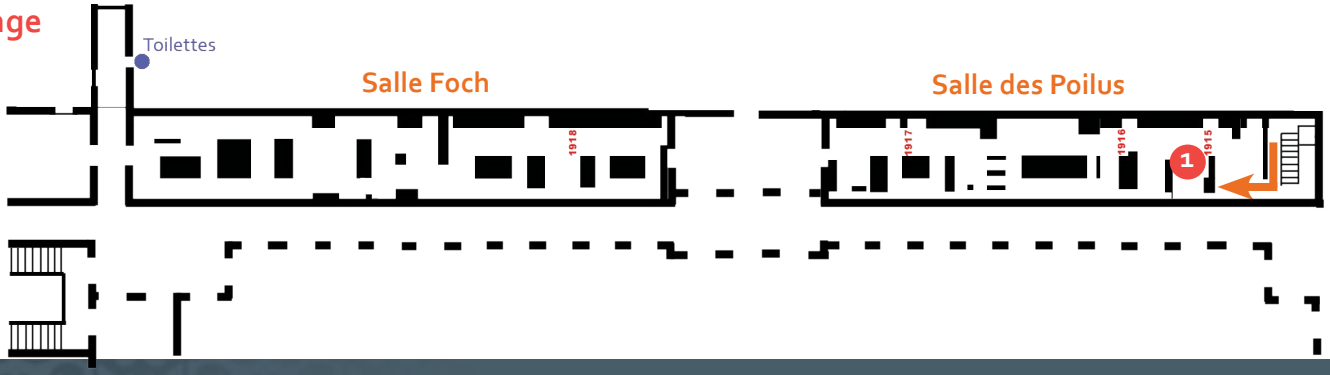
Cette maquette est un « objet-vécu », fabriqué de ses mains par un acteur direct du conflit ; ceci lui confère un statut particulier et une émotion réelle s'en dégage.

«…je demeure accoté à la paroi de la tranchée, une flaque d'eau jaune entre les jambes. (…) Lorsqu'on risque un mouvement, notre corps se décolle avec un petit bruit mouillé ; lorsqu'un obus siffle plus court, on se serre davantage sur soi-même, et l'on respire plus large après qu'il a éclaté. (…) Quelquefois, je me lève… rarement : même lorsqu'un obus tombe dans l'entonnoir 7 et que jaillissent, noirs sur le ciel, des débris humains qu'on est forcé de reconnaître, qui sont un bras, une jambe ou une tête, je reste collé à la gaine de boue grasse et souple que mon corps a longuement modelé, chaque talon dans son trou, chaque fesse dans son trou. »

Maurice Genevoix, *Les Éparges*, Flammarion, 1923.

Un fantassin dormant dans son trou dans le secteur de Quennevières. Inv. 995.142.504
© Musée de l'Armée, RMN-GP.

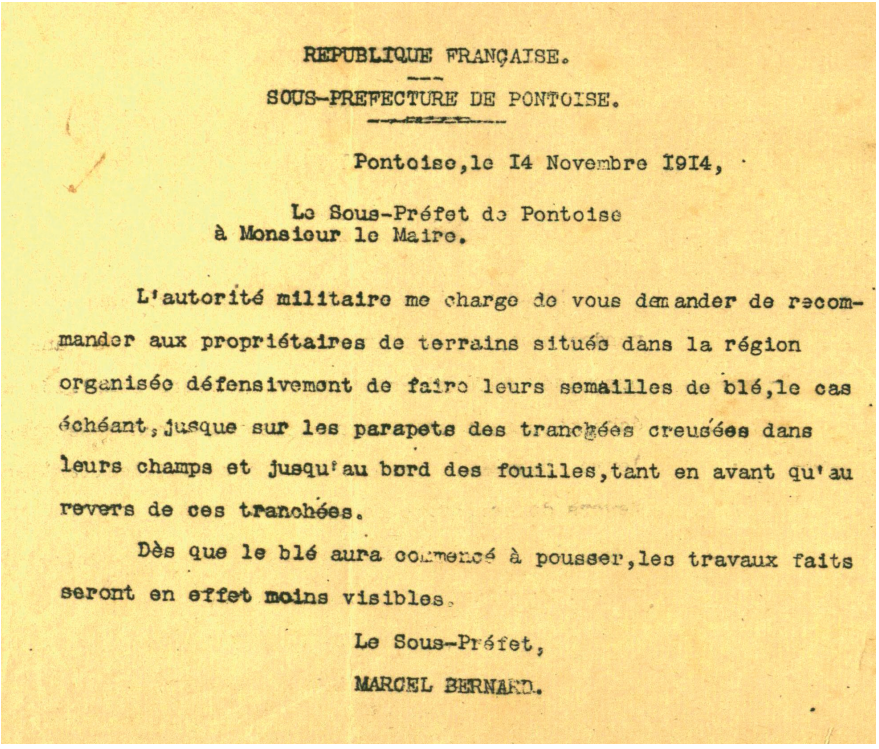
2e étage



Musée de l'Armée Invalides
Action pédagogique du musée de l'Armée : jeunes@musee-armee.fr
Service éducatif des archives du Val-d'Oise : archives.publics@valdoise.fr
val d'oise le département

Recommandation du sous-préfet

Recommandation du sous-préfet de Pontoise, envoyée aux maires de Seine-et-Oise, de vérifier les cultures afin de dissimuler les tranchées, 14 novembre 1914 © Archives départementales du Val-d'Oise, E-dépôt9 4H6.



REPUBLIQUE FRANÇAISE.

SOUS-PREFECTURE DE PONTOISE.

Pontoise, le I4 Novembre I9I4,

Le Sous-Préfet de Pontoise
à Monsieur le Maire.

L'autorité militaire me charge de vous demander de recommander aux propriétaires de terrains situés dans la région organisée défensivement de faire leurs semailles de blé, le cas échéant, jusque sur les parapets des tranchées creusées dans leurs champs et jusqu'au bord des fouilles, tant en avant qu'au revers de ces tranchées.

Dès que le blé aura commencé à pousser, les travaux faits seront en effet moins visibles.

Le Sous-Préfet,

MARCEL BERNARD.

En 1870, suite à la capitulation de Sedan, les armées prussiennes et leurs alliés envahissant le nord et l'est de la France avaient fait le siège de Paris alors durement bombardée. Pour pallier les faiblesses défensives de « l'enceinte de Thiers » (1840) apparues lors de la guerre franco-prussienne, la Troisième République mit en place un « camp retranché » constitué d'une deuxième ligne de forts éloignés de la capitale, en avant du système Séré de Rivières, pour mieux en assurer la protection.

L'archive elle-même…

Ce document administratif conservé aux Archives départementales a été envoyé le 14 novembre 1914 par les services de la sous-préfecture de Pontoise aux maires des villes situées aux avant-postes du Camp retranché de Paris.

Le sous-préfet demande aux maires de vérifier que les semailles des paysans se fassent jusqu'aux parapets des tranchées pour mieux masquer à la vue de l'ennemi les lignes de défense autour de Paris.

C'est à la fois une illustration de la guerre totale qui mobilisa les forces civiles à l'arrière et l'annonce du développement du camouflage.

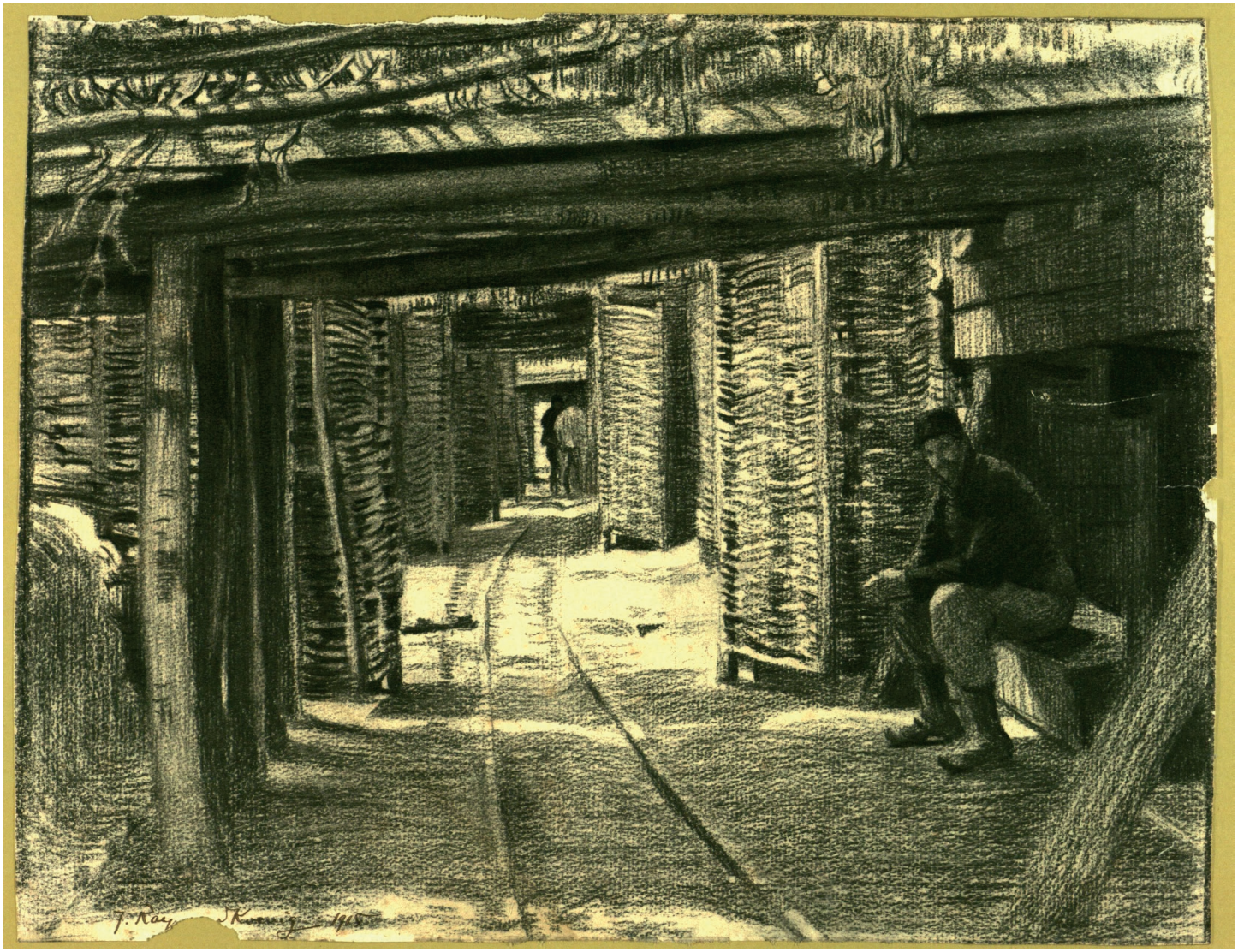
L'archive nous raconte…

Les autorités connaissaient en 1914 les limites des fortifications réalisées dans les années 1880. Les obus chargés à la mélinite, inventée par le chimiste pontoisien Eugène Turpin en 1885, avaient rendu inopérants les derniers forts dits de Séré de Rivières. Il mit au point la manière de couler de l'acide picrique, qu'il utilisait déjà pour colorer en jaune les jouets en caoutchouc qu'il fabriquait, dans les obus et dans une « fusée » de sa création à la place de la poudre noire, augmentant ainsi les dégâts produits lors des explosions. Des tests sur le fort de la Malmaison dans l'Aisne opérés avec des canons de 155 mm et 220 mm tirant les nouveaux obus et explosifs avaient percé rapidement les voûtes en maçonnerie et comblé en partie les fossés.

Le ministre de la Guerre approuva, en avril 1914, un plan de défense prévoyant sur près de 200 kilomètres de circonférence trois zones : nord, est, sud-ouest séparées par des intervalles dont la vallée de la Basse-Seine à l'ouest et la région de Roissy. Chaque zone est délimitée en secteurs (huit au total).

Il fut décidé de sortir et de disperser les canons des forts, à une distance de 12 à 14 kilomètres. Des travaux furent exécutés très rapidement au mois d'août, sous la direction du général Gallieni, gouverneur militaire de Paris, pour construire de nouvelles positions d'artillerie dans les huit secteurs (chaque batterie contenant 4 à 6 pièces), des abris, des tranchées et des magasins à munitions. Les personnels chargés des travaux furent essentiellement ceux de la réserve de l'armée territoriale (40-45 ans).

À Bessancourt ou Domont (Val-d'Oise) par exemple, des batteries de 155 mm ont été installées tandis que les dépôts de munitions ont été placés dans les carrières des villes voisines comme Soisy, dans la forêt de Montmorency. Des voies de 0,6 mètres prévoyaient l'approvisionnement en munitions des routes aux sentiers. Les trains étaient tractés par chevaux, à bras d'hommes ou par les fameuses locomotives militaires Péchot.



« Artillerie du CAP» (Camp retranché de Paris) secteur 1, Batterie 109 (Bessancourt), dessin au crayon gras par Jules Raymond Koenig (1915), format 34 cm x 26 cm, vue sur une tranchée avec un artilleur, Archives départementales du Val-d'Oise, 1Fi23 2.

Il convient de rappeler que ce n'est pas le Camp retranché de Paris qui sauva la capitale mais la première bataille de la Marne en septembre 1914. Le concept sera abandonné en 1917. Mais l'idée de fortifications permanentes sera reprise avec la ligne Maginot après 1928, notamment à la frontière avec l'Allemagne.